

l'entretien retranscrit dans l'ouvrage, Boualam Azahoum explique ainsi que les militants des associations musulmanes qui ont essaimé dans les quartiers à compter de cette période n'ont jamais effrayé personne : « Pour ceux qui habitaient dans ces quartiers, ces nouveaux militants, ce n'étaient pas des étrangers : c'était leurs frères, leurs sœurs, leurs voisins » (p. 202). N'empêche : au-delà de l'image médiatique tronquée qui est ici épinglée, de diverses formes de confiscation de la parole qui reculent mais perdurent, l'ouvrage ne décortique trop rapidement les raisons du relatif insuccès des mobilisations immigrées. Car, hormis ceux consacrés, en première partie, aux mouvements indépendantistes, les contributions rassemblées au sein d'*Histoire politique des immigrations (post) coloniales* sont consacrées à des mouvements modestes tels DiverCité, Comité national contre la double peine, Mouvement de l'immigration et des banlieues... Autant de mouvements restant souvent englués dans des problèmes internes, des tensions stériles qui les empêchent également d'occuper la place à laquelle ils pourraient prétendre au sein de l'espace public. Second hiatus.

Ce décalage de nature différente entre volonté affichée d'autonomisation, de prise de parole et de visibilité, notamment médiatique, a eu très récemment tendance être comblé par plusieurs expériences et événements singuliers mais demeuré isolés. Qu'il s'agisse, par exemple, de la crise des banlieues – au sein de laquelle se rejoignent de manière symptomatique, selon Abdellali Hajjat, une profonde « crise du militantisme » et les implications d'une « conscience immigrée affirmée » (p. 249) – où encore l'expérience des Motivé-e-s ; né au moment de la campagne pour les élections municipales à Toulouse en 2001 (p. 265), ces phénomènes sont analysés dans la quatrième et dernière partie de l'ouvrage et tendent à mettre en évidence un fait particulièrement saillant : les divisions au sein même des populations immigrées qu'elles soient la conséquence d'origines différentes, de situations économiques, sociales, culturelles, culturelles diverses ou antagonistes, qu'elles soient le résultat de heurts liés à la question du genre, etc. ; toutes ces divisions l'emportent aujourd'hui sur les facteurs d'unité. Et si ce livre « propose une représentation inédite d'une histoire méconnue », s'il « constitue le premier ouvrage de référence sur le sujet, publié en France » (comme cela est

revendiqué en 4<sup>e</sup> de couverture), il constitue peut-être essentiellement un appel très impliqué pour l'ouverture de nouveaux chantiers de recherche au service d'une histoire qui demeure largement à écrire.

**Hervé Boggio**

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
h.boggio@melperso.com

**Olivier DARD, Bertrand de Jouvenel.**

Paris, Perrin, coll. Biographies, 2008, 528 p.

Que reste-t-il de Bertrand de Jouvenel ? Voilà la question à laquelle Olivier Dard, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paul Verlaine-Metz, répond au fil des pages de la biographie très fouillée qu'il livre chez Perrin. Un travail érudit pour lequel l'auteur, qui s'était par le passé déjà intéressé de manière magistrale au *Rendez-vous manqué des relèves des années trente* (Paris, Presses universitaires de France, 2002), a eu accès à de nombreuses archives inédites parmi lesquelles les cahiers que Bertrand de Jouvenel tint durant la majeure partie de son existence. Quelle image, de celle du « passeur d'idées », du théoricien libéral, du républicain sulfureux, un temps séduit par la droite de la droite, Bertrand de Jouvenel a-t-il finalement laissé dans les mémoires ? Sans doute celle du penseur, affirme Olivier Dard au terme d'une démonstration enlevée de quelques 528 pages qui décrit un personnage à l'itinéraire intellectuel pas si « brouillé » (p. 8) qu'on a parfois bien voulu le dire mais qui aura, au contraire, passé sa vie à défricher une problématique unique, celle des crises. S'il est un fil rouge, une cohérence, chez Bertrand de Jouvenel, elle est là assurée l'auteur. Pour le mettre en évidence, Olivier Dard visite l'homme du monde, le journaliste brillant – ce qu'il fut avant tout – mais touche-à-tout selon ses détracteurs, le théoricien politique, l'expert, le créateur de revue mais surtout l'exceptionnel agitateur d'idées.

De la naissance de son sujet en 1903 à sa mort en 1987, l'auteur brosse le portrait d'une figure intellectuelle singulière du XX<sup>e</sup> siècle. Bertrand de Jouvenel est « l'enfant unique d'un couple mondain et politique » (p. 15) nous dit-il. Il est biberonné dès son plus jeune âge à la chose politique par son père, rédacteur en chef au *Matin*, qui est alors un quotidien puissant, puis sénateur, ministre, ambassadeur. La mésentente au sein du couple parental est patente, elle marquera

l'enfance d'un homme dont le début de vie sera ainsi marqué au coin d'un certain chaos, à l'image d'un parcours scolaire relativement heurté. Dès l'adolescence, son destin prend une tournure romanesque, à deux égards au moins. En effet, il n'a que 17 ans quand il devient l'amant de la seconde épouse de son père, ce qui n'est, en soi, pas banal mais l'est encore moins du fait de la personnalité de cette première maîtresse qui n'est autre que l'immense Colette à qui il inspirera le personnage de Philippe dans *Le Blé en herbe*. Pour sa part, Bertrand de Jouvenel restera marqué par une rencontre à laquelle il devra en partie son premier éveil à la nature.

Proche de son oncle Robert, Bertrand de Jouvenel se frotte d'abord au journalisme et publie, c'est symptomatique, sa première enquête sur le thème : « En présence de la crise de notre devise, que devons-nous faire ? » (p. 44) dans *L'Europe nouvelle*. La crise déjà... Politique par atavisme, porté sur les relations internationales, européiste convaincu, le jeune homme se mue rapidement au cours de cette « première vie » en essayiste militant, plaidant notamment avec ardeur pour « les États-Unis d'Europe » (p. 55). Surtout, il croise au cœur des années 30 la tentation fasciste. Familier de figures intellectuelles telles que Pierre Drieu La Rochelle, il collabore à *Notre Temps* avec Jean Luchaire, se rapproche de Jacques Doriot, ex-député-maire de Saint-Denis, exclu du Parti communiste qui fondera le Parti populaire français (PPF). Détail particulièrement navrant et qui le poursuivra de longues années, Bertrand de Jouvenel est l'auteur d'une interview naïve sinon complaisante du chancelier Hitler, réalisée en 1936 alors qu'il est en Allemagne pour couvrir les Jeux olympiques. Paru le 29 février 1936, cet entretien présente le *Führer* sous un jour « sympathique et humain et reproduit ses déclarations pacifiques à l'égard de la France » (p. 118). En novembre de la même année, il finit par adhérer au PPF, en même temps que Pierre Drieu La Rochelle. Cependant, la rupture avec Jacques Doriot – dont la dérive fasciste devient flagrante – intervient assez précocement, au moment de la signature des accords de Munich en 1938. Mais le mal est fait : son comportement exemplaire durant l'Occupation, tant sur le plan intellectuel, puisqu'il refuse de collaborer à une presse compromise, que sur le plan physique via un engagement dans la résistance, en Corrèze, ne lui évite l'ostracisme à la Libération. Au soir

de sa vie, cette période de tentation fasciste lui vaudra aussi d'être qualifié de « pronazi » par l'historien et politiste israélien Zeev Sternhell, dans son livre *Ni droite, ni gauche* (Paris, Éd. Le Seuil, 1983). Un procès retentissant suivra et verra la condamnation de Zeev Sternhell après le témoignage de quelques personnalités indiscutables, au premier rang desquelles, Raymond Aron. Celui-ci avait alors salué en Bertrand de Jouvenel « l'un des deux ou trois premiers penseurs politiques de sa génération » et dénoncé le travail de Zeev Sternhell comme « le plus totalement a-historique que l'on puisse imaginer » (p. 378).

Au-delà de cet épisode et de la querelle sur le fascisme réel ou supposé de Bertrand de Jouvenel, à laquelle il accorde une place importante, Olivier Dard montre comment la guerre puis l'exil vont contribuer à muer un vibrant journaliste mondain d'abord en penseur reconnu, puis en théoricien majeur du libéralisme. Réfugié en Suisse après 1945, il vivote, multiplie les piges, mais travaille surtout au premier volet de sa grande œuvre théorique *Du Pouvoir* qui paraît la même année à Genève avant d'être réédité partout en Europe puis aux États-Unis entre 1947 et 1948. Ce volume sera suivi de *De la Souveraineté* en 1955. Ces deux œuvres lui valent une consécration immédiate, plus internationale d'hexagonale d'ailleurs, parmi les penseurs libéraux majeurs, au côté de Raymond Aron. Ce même Raymond Aron, dont il conservera (lire *supra*) le soutien indéfectible jusqu'à la fin de sa vie, constituera la porte d'entrée vers les milieux académiques de Bertrand de Jouvenel. Dès lors, celui-ci devient incontournable. Dès 1948, il est comparé par le *Wall Street Journal* à « Burke et à Tocqueville » (p. 245). Il est salué par d'éminents politologues, comme Benedetto Croce, Robert Dahl ou Carl Friedrich. Il est publié par les presses universitaires de Chicago et le *Time Literary Supplement* évoque à propos de *De la Souveraineté*, « un livre susceptible d'affecter durablement les catégories de la pensée politique » et dont l'importance serait comparable au *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau (p. 250). Rien moins.

Bertrand de Jouvenel entre au Conseil économique et social (juin 1959) et publie abondamment mais avec un succès public qui reste plus probant à l'étranger qu'en France. Il accède néanmoins au statut d'expert qui lui

confère une position privilégiée et lui permet de jeter les bases de son projet de revue prospective (voir *supra*) en s'appuyant sur les exceptionnelles qualités d'organisatrice de son épouse, Hélène. Surtout, sa connaissance fine du monde anglo-saxon et sa *vista* intellectuelle font de lui un exceptionnel recycleur et passeur d'idées, l'amenant à développer, souvent en précurseur, des idées novatrices. Ainsi est-ce lui qui permet l'émergence en France, dès 1957, de l'écologie politique. Une idée née de son combat contre le productivisme, un thème cher aux « relèves » des années 30, qui reviendra à la mode dans les années 60. Bertrand de Jouvenel participe aux réflexions du *Club de Rome* sur les aléas de la croissance et sera le chantre d'un appel au réveil d'une « conscience écologique » toujours d'actualité.

À la fin des années 50, Bertrand de Jouvenel est à l'origine du concept de prospective, démarche intellectuelle qui consiste, en substance, à s'attacher à bien prévoir pour mieux décider. Un chantier sur lequel travaille parallèlement Gaston Berger, industriel, philosophe admirateur de Husserl qui fonde « en mai 1957, le centre international de prospective » (p. 327). Une initiative qui donnera naissance à une revue du même nom. Le décès de Gaston Berger en 1960 laisse Bertrand de Jouvenel seul sur ce nouveau front ouvert sur d'immenses perspectives. Il s'appuie sur ses relais dans les milieux de l'expertise, obtient des financements de fondations notamment américaines mais aussi du patronat français. L'entreprise aboutit finalement à la fondation de *Futuribles* en 1961 avec pour premier programme, un objectif précis : « Réfléchir à l'avenir des structures institutionnelles en Europe au cours des dix années à venir » (p. 332). Très vite, l'objet de *Futuribles* s'élargit et de fascicule thématique, la publication devient revue en 1964 portée par une ambition qui rejoint l'obsession de toujours d'un homme profondément marqué par les années trente et ses crises : examiner les futurs possibles pour éclairer les décisions d'aujourd'hui. Cette volonté de mettre « l'anticipation au service de l'action » demeure d'ailleurs aujourd'hui le sous-titre de la revue désormais dirigée par Hugues, le fils de Bertrand de Jouvenel.

Hervé Boggio

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
h.boggio@melperso.com

Elsa DORLIN, dir., *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*.

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, 2008, 260 p.

Qu'est-ce qu'être de race noire et de sexe féminin ? C'est à cette question que répond *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain* à travers une sélection d'articles fondateurs du mouvement féministe noir-américain (1975-2000). Sélectionnés par Elsa Dorlin et présentés dans l'ordre chronologique de leur publication, ces textes de nature diverse vont du manifeste politique à l'analyse littéraire. Fondamentaux pour la recherche féministe, ils influencent tous les questionnements et problématiques qui (re)pensent les interrelations entre sexisme et racisme. Première de ce type en France (p. 9), cette anthologie retrace, d'une part, l'histoire du courant féministe afro-américain à la fois diversifié et cohérent et en souligne, d'autre part, les principaux enjeux et thématiques.

Si elle est consubstantielle aux mouvements abolitionnistes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et ceux pour les droits civiques des années 60-70, si elle est parallèle aux courants des *Black Studies* et des *Women's Studies*, l'histoire [herstory] du féminisme noir-américain est pourtant une histoire singulière. Ainsi que l'explique Michele Wallace, à l'instar d'Angela Davis, nombreuses sont les femmes qui se sont activement engagées aux côtés des hommes dans les luttes pour la libération noire – nationalisme noir et *Black Panthers Party* notamment – avant de comprendre qu'elles ne sont pas incluses dans les discours du *Black Power* et de réaliser que le leader et militant noir-américain, Carmichael Stokely, est sérieux quand il dit que la position des femmes dans le mouvement est « couchée » (p. 47). Par ailleurs, ne se reconnaissant pas non plus dans les expériences relatées par le courant féministe « blanc et bourgeois », les femmes noires-américaines prennent très tôt conscience qu'il leur est indispensable, pour exister, de créer des « contre-récits » (p. 183) et de témoigner de leurs propres histoires pour mener leur combat contre le sexisme, mais aussi (et peut-être surtout) contre le racisme. Car en prétendant parler au nom de toutes les femmes, les femmes blanches occultent la position autre des femmes noires – et plus largement des femmes du tiers-monde – simultanément assujetties aux oppressions de race, de genre et de classe,